

LA LUTTE

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, - Rue de Vauban, - 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au
siège social, rue de Vauban, 26, tous les
jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

Samedi 30 juin 1883, à 8 heures du soir

SALLE DE L'ÉLYSÉE

GRANDE RÉUNION PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

Ordre du jour :

La condamnation de Louise MICHEL
et de ses coaccusés.

Citoyennes, Citoyens,

En présence de la situation faite aux travailleurs, il est du devoir des révolutionnaires de protester par tous les moyens possibles. A cet effet, nous convoquons tous les travailleurs soucieux de leurs droits et devoirs d'assister à cette réunion en grand nombre, afin de prendre les mesures nécessaires contre tous ces procès politiques faits par la bourgeoisie contre les travailleurs. Nous pensons que chacun se fera un devoir d'y assister.

LA COMMISSION D'ORGANISATION.

Il sera perçu 15 centimes d'entrée pour couvrir les frais de la salle.

PLUS D'AUTORITÉ

Malgré toutes les persécutions dont nous sommes victimes ; malgré les arrestations, les condamnations et les entraves qui nous sont suscitées à chaque pas, l'idée anarchiste fait son chemin et notre propagande incessante recrute chaque jour de nombreux et dévoués combattants. C'est que les principes que nous défendons ne sont en somme que l'expression des sentiments de tout être qui aspire à briser les chaînes qui le tiennent rivé à la servitude.

Certes, MM. les gouvernants républicains ou autres, sont dans leur droit en cherchant à nous empêcher de faire de l'agitation anarchiste, car ils savent aussi bien que nous que le jour où le prolétariat comprendra qu'il doit faire ses affaires lui-même, que son droit est de jouir du produit de son travail, de ne plus suer du matin au soir pour faire vivre grassement un tas de parasites, leur rôle sera terminé et ils seront obligés, pour satisfaire aux besoins les plus urgents de l'existence, de faire comme les camarades, en un mot de travailler.

Ils voient bien que le peuple saura bientôt anéantir ses oppresseurs, et pour retarder cette catastrophe, ils ne trouvent rien de mieux que de fermer la bouche aux défenseurs de la Liberté et de la Vérité.

Maiss il ne réussiront pas, et puis ce ne seront pas quelques tracasseries qui mettront obstacle au progrès de nos théories, qui nous feront reculer et cesser d'agir.

Non, bien au contraire, car ce sera avec une ardeur plus grande que nous propagerons nos principes au sein des masses exploitées, que nous dirons à nos compagnons de souffrance et de misère que le moment est venu enfin de se soulever contre l'exploitation dont nous sommes tous victimes, quel'heure de la délivrance et du bien-être vient de sonner.

La lutte devient de plus en plus acharnée, espérons que la Révolution sociale qui ne tardera pas à lancer ses éclairs dans le vieux monde bourgeois, s'accomplira d'une façon définitive, et qu'elle mettra fin aux cruautés et aux horreurs qui découlent forcément des antagonismes sociaux qui composent la société actuelle. Il n'est plus possible de se soustraire au soulèvement des souffrants et des déshérités de la bataille sociale, car la Révolution est inévitable, et elle doit s'accomplir fatalement.

Mais pour que la Révolution soit triomphante, il faut que les travailleurs sachent bien que tout ce qui représente une autorité quelconque doit-être supprimé, qu'ils doivent se débarrasser entièrement, complètement, de tous les préjugés consacrés par les siècles de servitude et de misère, et qu'ils ne doivent pas enfin se prêter à l'établissement d'un pouvoir révolutionnaire qui, par le seul fait qu'il dominerait, deviendrait naturellement aussi despotique, si ce n'est plus, que les pouvoirs contre lesquels nous nous serions insurgés. Donc, plus d'équivoque. Ne faisons pas le sacrifice de notre liberté, agissons librement, sans discipline aucune, et nous serons sûrs alors de la victoire. Le salut est à ce prix.

Plus d'autorité, tel doit-être notre mot d'ordre.

Louise MICHEL

N'étant pas dans le principe anarchiste de glorifier telle ou telle personne, la Lutte n'entreprendra pas de faire l'apologie de notre amie Louise Michel, mais nous ne pouvons résister au désir de faire connaître qu'elle a été aussi énergique, en 1883, qu'elle l'avait été en 1872 devant le conseil de guerre. En effet, en 1872, elle disait à ses juges. « Ce que je

réclame de vous qui vous donnez comme des juges et vous instituez en conseil de guerre, de vous qui du moins ne vous cachez pas pour frapper comme la commission des grâces, c'est une place au champ de Satory où nos frères sont déjà tombés. Oui, on a eu raison de le dire, je n'ai plus de place dans ce monde et puisque au temps où nous vivons, il semble que tous ceux en qui vibre encore l'amour de la liberté n'aient plus le droit qu'à un peu de plomb dans le cœur, je réclame ma part. Tant que je vivrai, retenez bien ceci, je m'élèverai contre vous du haut de ma conscience, on m'entendra crier en tout lieu : vengeance ! vengeance ! et exciter nos frères contre les assassins de la commission des grâces ; si vous n'êtes pas des lâches tuez-moi. » Et lorsque le conseil la condamne à la déportation dans une enceinte fortifiée, elle leur fait cette fière « réponse : « J'aurais préféré la mort ».

En 1883, par la meilleure des républiques françaises, on la condamne encore à six ans de réclusion par la volonté des douze jurés dont voici les noms, et nous engageons nos amis de Paris à se souvenir. Quant à nous, nous les ajoutons à la liste déjà si longue des Jacomet, des Rieussec, des Talon, etc., etc. : Chatelin, Py, Leureux, Ducrétet, Leroy, Foucher, Bourbon, Charbonel, Peuvreuse, Vadel, Félix, Legnoz, plus deux supplémentaires, Chauveau et Auger, et n'oublions pas d'y ajouter Ramé et Quesnay de Beaurepaire, et à la face de ces tartuffes, elle leur dit ceci : « Qu'est-ce que je veux ? La Révolution, car c'est elle qui fera disparaître la misère. La Révolution ! Mais vous voyez bien qu'elle est inévitable ! je l'appelle de tous mes vœux, et puisse-t-elle venir bientôt ! » Ah ! oui, qu'elle vienne bientôt, et nous jurons nous, les jeunes, que nous saurons venger Louise Michel, Pouget, et tous les martyrs de la Révolution.

En passant, un mot au *Progrès au Mal*, nous l'invitons à cesser d'insulter les révolutionnaires qui sont enfermés dans les prisons bourgeoises, sans quoi, nous pourrions aller lui donner une édition de ce que nos amis avaient fait, en 1882, au *Réveil Lyonnais*. Qu'on se le tienne pour dit !

L'administration et la rédaction du journal protestent énergiquement contre cet infâme procès dans lequel ont été condamnés Louise Michel, Pouget et Moreau ; en outre se déclarent solidaires de leurs faits révolutionnaires, et regrettent qu'ils n'aient pu faire mieux ; puisque la propagande par la parole est bâillonnée, nous disons : Place à l'action et rien qu'à l'action !

RÉFORME ET RÉVOLUTION

La révolution sociale a deux sortes d'ennemis, les politiciens de profession qui disent, sur tous les tons, que la question sociale n'existe pas, et des ouvriers qui, même avec beaucoup de bonne foi, se fond la douce illusion qu'on peut la résoudre en détail, d'une façon découpée, sans toucher à l'organisme social, à l'ensemble de la société ; c'est-à-dire en respectant scrupuleusement les institutions au milieu desquelles nous patageons depuis qu'il y a des gouvernants et des gouvernés.

C'est là une grave erreur !

Les réformes ne porteront aucune modification aux conditions économiques des ouvriers, les intérêts capitalistes, les privilèges des hommes gouvernementaux montrent quotidiennement aux producteurs de toutes les richesses sociales que la machine organique actuelle n'a été constituée purement et simplement que pour maintenir et perpétuer l'exploitation de l'homme par l'homme.

Depuis de longues années, le peuple réclame à coups de chiffons de papier des améliorations, et nos gouvernants s'empressent de répondre à toutes les réclamations du peuple par la confection de lois iniques : telles que celles sur l'internationale et sur les récidivistes. Par suite, nos dignes dirigeants s'attachent particulièrement à perpétuer les crises les plus terribles que subit chaque sept ans la production et la consommation, prendre des dispositions garantissant les tripotages de courtage et de bourse, la vénalité des consciences, les escroqueries, le jeu, la banqueroute, et par-dessus tout l'accroissement de la misère.

Eh bien ! si réellement nous voulons notre affranchissement complet, abordons énergiquement cette situation désespérée, n'ayons pas crainte de déclarer la guerre à cette bourgeoisie repue.

Ayons la pudeur de ne jamais rien accepter de nos gouvernants, de nos ennemis irréconciliables, qui nous trompent sciemment en faisant miroiter à nos yeux naïfs une certaine souveraineté pour mieux masquer les chaînes qu'on nous forge. Dans le cas contraire, en n'approchant qu'un seul point de la question sociale et en laissant de côté le mouvement général de l'organisme, nous faisons acte d'immobilité, d'inaction, de soumission et d'abaissement.

Depuis que les saltimbanques et leur orgueilleux cortège, les militaires, les juges, les conseils et toute l'armée des mangeurs d'impôts, gouvernent le monde, nous n'éprouvons aucune difficulté à reconnaître mutuellement que depuis des siècles nos conditions économiques n'ont été transformées que superficiellement, quant au fond elles sont restées absolument les mêmes, — rien n'a été changé, elles tendent plutôt à empirer.

L'homme, primitivement esclave, est devenu serf, le serf est devenu salarié. (Résultat de la Révolution de 89).

Comment se fait-il — question que nous nous posons à chaque instant — qu'après 90 années de lutte, d'observation, d'abnégation, les conditions des ouvriers soient restées en quelque sorte la même chose au point de vue physiologique social ?

C'est que les travailleurs repoussant l'action révolutionnaire, respectant fanatiquement le droit de propriété que le code civil n'a pu établir, laissant intact le mécanisme gouvernemental, — système qui constitue tout les privilèges — croyant à la réalisation des réformes politiques et économiques, fortifient la base de l'édifice de corruption et d'exploitation.

Depuis le siècle dernier et la révolution de 1848, la bourgeoisie a déclaré avec fracas que le travailleur et le travail étaient entièrement libres; la vieille quinzaine, aurait-elle oublié que l'ouvrier affranchi des tortures féodales restait esclave de sa misère, de son ignorance et que le sol, le sous-sol et les instruments de production se trouvant entre les mains des non producteurs, le travailleur et le travail restaient incontestablement à la merci des rois, des écorcheurs.

Et quand nous affirmons que notre situation est exactement la même dans le fond que devant, n'avons-nous pas comme justification, comme preuve, l'exploitation de l'homme par l'homme, l'expérience de la misère pendant six mille ans, la société actuelle, divisée en deux classes d'hommes : les capitalistes — c'est-à-dire les détenteurs du capital social, sous toutes ses formes (terre, matières premières, outils, machines, marchandises échangeables, etc.) et les non capitalistes — c'est-à-dire ceux qui ne possédant que leur personne, ou force de travail, à la fois musculaire et cérébrale en un mot, les salariés.

Ne voyons-nous pas, les théologiens au jargon biblique, philosophes, moralistes, juristes, publicistes, idéologues, adresser un sourire inqualifiable à la masse anonyme, l'invitant de prendre part à la comédie mystificatrice du suffrage universel ?

Ne voyons-nous pas, montés sur les tremplins électoraux les empiriques de toutes robes et de tous acabits, avec leurs galimatias, les uns présentant leurs programmes comme étant le remède pouvant rajeunir l'organe circulaire, vicié par un mal invétéré, les autres offrant la panacée universelle ?

Il y a aujourd'hui quatre-vingt-dix ans que cela dure, et il n'y aura pas de raison que cela cesse, aussi longtemps que nous conserverons l'esprit de servilisme, aussi longtemps que nous respecterons la propriété, aussi longtemps que nous vénérons la patrie, et aussi longtemps que l'émancipation des travailleurs ne sera pas l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Les bourgeois et les hommes du quatrième Etat, crient par-dessus nos monuments publics que le peuple est incapable d'une étude suivie, l'abstraction des idées, la monotonie de la science le rebutent. D'après ces bohèmes de la politique courante, il faut agiter les grosses questions personnelles, et particulièrement dramatiser sans cesse, employer l'ithos et le pathos, changer continuellement d'objet et de ton; dans le cas contraire, impossible de se faire comprendre, impossible de se faire entendre un instant. Effectivement, le peuple se laisse entraîner par l'imagination et la passion, réaliste par tempérament, il suit volontiers les tribuns et les charlatans. La phraséologie politicienne peut le corrompre un instant, peut lui faire perdre de vue le chemin qui doit le conduire à son affranchissement, mais il retombe fatalement dans le matérialisme des intérêts.

C'est pourquoi, aujourd'hui, il rougit de vivre dans une société d'hypocrisie, de prostitution et de vol. C'est pourquoi il a senti tout à coup la vérité germer dans son sein. C'est pourquoi il fera table rase des institutions qui pèsent sur les sociétés humaines, mettra à la place de l'antagonisme l'anarchie et amènera la restitution des instruments de travail, ainsi que le capital social à la collectivité humaine.

Ceci prouve à nos gouvernants que le peuple désire des conditions économiques autres que celles de nos jours; ceci prouve aux gens sans aveu de la politique, et particulièrement aux dis-coureurs, que les masses productives sont à la veille de pousser du pied les déclamations et les sophismes bourgeois. Ceci prouve à la tourbe capitaliste, patronale et gouvernante, que la révolution sociale est à la porte du temple de l'agiot et de l'escroquerie. Ceci prouve que tout délit est crime, toute corruption publique ou privée, tout privilège, toute autorité est pour le peuple une cause

immédiate de paupérisme et de deuil. Ceci prouve que la justice — ne pas confondre avec cette justice enjuponnée et distributive — elle seule donnera, garantira la félicité publique contre les incursions de l'égoïsme.

C'est pour cela qu'ayant à combattre les plus détestables passions, le plus lâche et le plus opiniâtre égoïsme, nous sommes dans la disposition de soulever, à l'occasion, par l'impétuosité de nos discours, l'indignation populaire.

Votre société, bourgeois, tombe d'épilepsie, elle est menacée d'une mort prochaine; c'est la raison pour laquelle les anarchistes crient quotidiennement : sus à l'autorité !

L'ÉGALITÉ

Dans l'esprit des peuples, il est des mots fatidiques qui exaltent le sentiment, qui tiennent lieu de raison pour toutes choses et qui, par le caractère qu'on leur attribue semblent invulnérables. Malgré les attaques, ils restent debout, ils résistent à tous les bouleversements sociaux, ils servent tour à tour de drapeau à tous les partis. Capables d'enfanter des crimes ici; là, ils font éclore toutes les vertus. Le mot d'égalité est de ceux-là.

Pourquoi donc cette puissance et cette instabilité ?

Je me suis posé cette question et je ne suis pas parvenu à comprendre l'égalité — je ne la crois pas possible, même si on y ajoute un adjectif quelconque pour l'expliquer; je ne vois partout que diversité et variabilité sans lesquelles le progrès ne saurait trouver son explication. Quoi qu'il en soit, l'égalité est devenue un principe du droit moderne et le dogme social sur lequel la Société semble reposer. Tous reconnaissent l'égalité des droits. C'est au nom du droit que se font les revendications sociales; c'est au nom du droit qu'on leur résiste. Pourquoi déjà cette acceptation différente; pourquoi ce conflit; pourquoi ces droits différents ? s'ils existent réellement, ils ne peuvent servir de base à l'égalité.

Si nous jetons un regard sur l'humanité toute entière, il nous apparaît de suite que l'inégalité naturelle semble être la loi naturelle. Est-il au monde un seul être qui ressemble en tous points à un autre être ? La réponse est négative. Au contraire, nous n'apercevons partout que des différences, des inégalités. Aussitôt que notre jugement se forme, nous classons ces différences, en espèces, en genre, en variété, en individualités dernier terme de la série. En somme, il y a dans la nature, égalité spécifique; mais chaque être porte avec lui une inégalité qui est sa condition même; cette inégalité, c'est son individualité. — Par cela seul, il y a une inégalité de conditions.

Il n'y a donc pas égalité naturelle; les hommes ne sont pas égaux devant la nature. Combien en est-il qui vaincront dans la lutte pour l'existence et qui arriveront au terme de la vie.

Dans ce journal qui a pris pour titre la *Lutte*, nous croyons qu'il nous est possible de dire toute notre pensée.

L'inégalité naturelle a pour conséquence la guerre, car l'inférieur a besoin de la guerre pour s'élever, et le supérieur a besoin de la guerre pour dominer. — Là est toute la loi de la guerre, de la lutte sociale, qui n'est qu'un des côtés de la lutte pour l'existence. Guerroyer sans cesse, sans trêve ni merci, telle est la vie de l'homme; tout instant est une lutte et qui n'est pas apte à la lutte, qui n'est pas préparé à la guerre, est impitoyablement broyé par la machine sociale qui marche et qui se soucie fort peu du nombre des victimes qu'elle fait dans sa course furibonde.

Les pages de l'histoire humaine sont faites de sang — qu'y faire, c'est la loi fatale qui nous emporte !

C'est à la faveur de la lutte que l'homme a vaincu ou asservi les animaux qui, avec lui, se partageaient la surface du globe. C'est à la faveur de la lutte, par la force et par la ruse que certaines races ont vaincu certaines autres races, que certaines classes d'hommes ont vaincu ou asservi certaines autres classes. C'est la loi anarchique, loi naturelle s'il en fût.

La classe dominante, appelée aujourd'hui, classe dirigeante, s'arroge d'abord tous les droits; car le droit réside dans la force, elle suit sa loi; ce n'est que harcelée à tout instant par la classe do-

minée qui s'exerce à la lutte contre elle, qu'elle fait des concessions, qu'elle ouvre la soupape de sûreté à l'aide de laquelle elle peut encore conserver longtemps ses privilèges. — C'est là l'histoire de toutes nos prétendues réformes. — Mais elle couve sa proie, elle en compte tous les mouvements et si quelques velléités de révolte se manifestent, forte de son droit qu'elle tient de la force, elle les réprime aussitôt, et le sang du vaincu scelle encore pour quelque temps la paix entre les belligérants.

Malheur aux vaincus !!! C'est la seule finale possible du cri de guerre.

On asservit les vaincus ou on les supprime, il n'y a aucun autre moyen terme; car on garde toujours une défiance légitime contre ses ennemis. N'est-ce pas encore une nouvelle forme de l'inégalité et ne consacre-t-elle pas cette vérité ? La raison du plus fort est toujours la meilleure. C'est faire l'apologie de la force, dira-t-on.

Qu'y faire ? si la force est la loi ?

J'ai bien entendu dire, que justement ce qui caractérise le progrès humain, c'est d'échapper au règne de la force pour passer dans celui du droit; mais je ne vois pas bien clair à cette distinction.

— C'est au contraire, suivant moi, tourner dans un cercle vicieux que de l'accepter; car le droit et la force se confondent à tel point, qu'il n'est pas nécessaire de posséder deux mots pour une seule et même chose. — Chaque nouveau droit est le résultat de la force. — C'est un droit qui s'est affirmé contre un autre droit; alors il vaut mieux dire, c'est une plus grande force qui s'est substituée à une autre. — C'est plus vrai et moins susceptible de porter un faux jugement.

Je n'ai pas voulu tirer de conclusions de ces quelques idées jetées comme au hasard de la pensée. Je ne puis arriver à comprendre l'égalité et je ne demande qu'à être convaincu. C'est surtout pour susciter des raisons nouvelles qui pourrout, peut-être, changer ma détermination que j'ai cru utile de dire sur ce sujet toute ma pensée.

La Révolution dans l'Education

C'est se repaître d'une étrange illusion que de s'imaginer qu'on puisse résoudre la question de l'éducation et de l'enseignement populaires, aussi longtemps que nous vivrons sous ce régime de l'inégalité des conditions, qui s'est imposé par la force à l'origine des sociétés, et ne s'est maintenu depuis que par la violence aidée de la ruse !

A mesure que le niveau des lumières s'élève, on voit les privilégiés redoubler d'activité pour conserver le monopole de leurs jouissances exclusives.

Ne réussissent-ils plus à dominer par la force brutale, étayée sur le droit divin, ou sur les fictions constitutionnelles dont la pire est le suffrage universel (LA PLUS GRANDE MYSTIFICATION DES TEMPS MODERNES), ils se résignent à exploiter la masse au nom de la science et de la capacité, dont-ils s'érigent les juges, et dont ils accaparent tous les titres, reconstituant ainsi, à leur profit, une aristocratie nouvelle, d'autant plus dangereuse qu'elle prend le bien public pour prétexte de sa raison d'être, et qu'elle repose sur l'acquiescement implicite, et presque consenti, de ceux qu'elle a pour but de dépouiller et d'avilir.

Comme si la capacité, fût-elle indéniable et unanimement reconnue, pouvait jamais conférer à des individus ou à des corporations le droit d'être nuisibles au genre humain !

On l'a répété à satiété : Ceux qui s'occupent avec tant de sollicitude du salut des autres, commencent toujours par faire le leur.

Le bien qu'ils font ressemble à l'appât dont le chasseur consent à faire le sacrifice, afin de pouvoir s'emparer du gibier.

Tel l'usurier qui expose son capital dans la perspective d'un bénéfice proportionnel aux risques qu'il aura courus !

Il est de mode, aujourd'hui, de célébrer, sur tous les tons, les bienfaits d'une éducation commune, intégrale, scientifique, gratuite, laïque et obligatoire.

Jamais, certes, aucune vogue, aucun engouement ne fut plus légitime à tous égards.

Mais on ne peut s'empêcher de remarquer que, parmi ceux qui se servent ac-

tuellement de ces clichés en guise de réclames, il en est beaucoup qui sont loin d'être les partisans désintéressés de l'affranchissement des masses.

Indifférents pour ne pas dire hostiles à la question de l'instruction populaire tant que sa propagande ne présentait que des dangers, les en voilà devenus tout à coup les zélés les plus fervents, depuis qu'elle offre à ses prôneurs l'expectative d'un siège au Parlement ou tout autre avantage honorifique ou pécuniaire.

Dans un Etat insocial où tout se vend et s'achète comme dans la Rome de Jugurtha, le succès revient d'emblée à ceux qui ont la conscience aux talons, et les ongles crochus comme ceux des éperriers.

En pourrait-il être autrement ? Comme, d'autre part, les jésuites omnicolores ont la haute main sur tout ce qui touche à l'enseignement, et passent au crible de la méfiance sacerdotale, tout candidat qui ne porte pas l'estampille cléricale, ou n'est pas spécialement autorisé à jouer du clavier radical socialiste, il est aisé de prévoir qu'aucun caractère véritablement indépendant n'a chance de figurer parmi les instructeurs du peuple.

Les naïfs qui ont cru pouvoir se donner carrière en affichant les idées les plus avancées, ne tardent point à s'apercevoir qu'ils ont fait fausse route; bientôt ils s'empressent d'étouffer leurs aspirations et de mettre une sourdine à leur civisme s'ils veulent être seulement tolérés et ne pas s'exposer à mourir de faim.

Les capacités sont loin de faire défaut; mais elles sont un signe de réprobation et l'on s'en garde comme de la peste dès que ceux qui en sont pourvus refusent de subir le joug ignominieux des jésuites de toutes robes; d'où la conséquence inévitable que les fonctions deviennent la proie des êtres assez dégradés pour accepter, sans hésitation, les conditions plus ou moins tacites qui leur sont imposées.

« L'enseignement est un sacerdoce ! » clament en chœur nos pharisiens modernes. — Ah ! le bon billet !

Les métaphores produisent un merveilleux effet dans le discours. Mais, pour qui n'est pas dupe des phrases, il est clair que le professorat est un métier comme un autre, et qu'il n'est ambitionné qu'en raison des ressources qu'il procure à celui qui l'exerce.

Il assure l'avantage, très prisé dans les familles, d'exempter les jeunes gens des ennuis et surtout des dangers du service militaire; et n'est pas dépourvu d'attraits pour ceux qui voient leurs camarades assujettis aux travaux pénibles de l'agriculture et de l'industrie.

D'ailleurs, le maître exerce une autorité, et, dans notre société où toutes les idées faussées dans leur germe visent à la parade et au trompe-l'œil, c'est un plaisir ineffable, paraît-il, pour certaines organisations malades, que l'exercice d'un pouvoir quelque infime qu'il soit.

Denis, chassé de Syracuse, A Corinthe se fait pédant... Maître d'école, au moins IL PRIME; Son bon plaisir fait et défait des lois....

a dit le poète.

Qui méconnaîtrait le dévouement chez un instituteur, en qui toute initiative généreuse est non-seulement formellement interdite, mais est même considérée comme l'indice du plus détestable esprit, et presque assimilée à un acte de rébellion ?

Dans les familles peu aisées, sitôt qu'un enfant empesté, engourdi, craintif, a donné la preuve d'un tempérament peu belliqueux, on le destine naturellement à en faire un maître d'école.

Et voilà comment il arrive que les avortons les moins dignes du nom d'hommes, sont investis de l'auguste fonction de former l'esprit et le cœur des jeunes générations !

En vertu de quels ressorts dresseraient-ils leurs concitoyens à la liberté, ces êtres pusillanimes dont le regard incertain, la contenance mal assurée décèleraient plutôt des solliciteurs quemandant des faveurs dans une antichambre ?

Placés sous l'œil malveillant d'une incessante surveillance, leur visage garde le masque de la servitude dont il a subi l'empreinte.

Tremblants sous la férule du maire, du curé, de l'inspecteur et des notables, ils n'osent se permettre d'avoir, non pas même une opinion quelconque sur quelque matière que ce soit, mais une nuance

d'opinion, différant tant soit peu de celle de ces tristes sires dont ils ne sont que les hommes liges, les très humbles esclaves et le reflet sans accentuation de personnalité.

En vain prétendrait-on que s'ils se taisent, ils n'en pensent pas moins.

Ils n'en pensent pas plus. — Au contraire.

On se déshabituait vite de penser lorsqu'il y a danger à manifester sa pensée.

Le courage moral, la plus rare de toutes les vertus chez un peuple asservi, ne persiste que chez les natures fortement trempées, en qui survit le feu sacré, en dépit de toutes les tyrannies, et qui préfèrent les orages de la liberté à la sécurité de l'esclavage.

La plupart de ces pauvres hères ne sont pas de taille à résister à l'influence délétère du milieu ambiant qui les étreint comme une pieuvre de ses suçoirs.

Combien compte-t-on de machines, de trembleurs, de pédants insipides et bavards parmi ces instituteurs qui devraient inspirer le respect et la sympathie, mais dont l'abord n'éveille que trop souvent le dégoût ou la pitié!

Ne blâmons cependant point les victimes. Plaignons-les plutôt, en réservant nos haines les plus vivaces pour l'horrible machine à broyer les intelligences, dont le moteur est actionné par les fils de Loyola.

LA PROPRIÉTÉ

(Suite)

D'ailleurs, comment les travailleurs pourraient-ils continuer de croire que la bourgeoisie qui a besoin de leurs bras pour faire fructifier ses capitaux, les laisserait bénévolement échapper au joug sous lequel elle les courbe; pour les laisser travailler à leur compte, le jour où cela nous serait possible, il n'y aurait plus assez de gendarmes pour mettre à nos trousses et bon gré mal gré nous serions forcés d'accepter cette lutte que beaucoup veulent fuir, mais qui comme nous l'avons dit est inévitable.

D'ailleurs, on n'a jamais vu une classe se laisser dépouiller de ses privilèges, sans résister de toutes ses forces et encore bien moins par conséquent, s'en dépouiller elle-même au profit d'une autre classe dont elle tire son luxe en la faisant travailler à son profit.

Même à la fameuse nuit du 4 août tant chantée par certains bourgeois, et où la noblesse et le clergé auraient fait le sacrifice de leurs privilèges sur l'autel de la patrie, ce ne fut qu'une comédie dictée par les circonstances, ce fut le clergé qui renonça aux privilèges... de la noblesse et celle-ci par réciprocité fit abandon des privilèges du clergé et quoique cet abandon ne concernât que des privilèges tout honorifiques et laissât entre leurs mains cette fortune qui assurait leur prédominance matérielle, ils eurent tant de peine à s'y résoudre effectivement, et à prendre au sérieux cet abandon, que par la suite la bourgeoisie dut en raccourcir un grand nombre sans arriver à les convaincre de l'utilité de ces réformes.

Mais la bourgeoisie, pour qui tous les moyens sont bons pour tenir les travailleurs sous sa domination, a-t-elle eu soin de leur faire croire qu'en économisant ils pourraient arriver à se créer le capital qui leur manque et arriver ainsi à se passer d'elle; pour mieux leur dorer la pillule elle a poussé de toutes ses forces à ce mouvement, seulement il est arrivé ceci, c'est que dans les corporations où la grande industrie se fait déjà sentir, il est impossible aux travailleurs de se créer l'outil nécessaire pour entrer en concurrence avec ces formidables usines dont le capital social se chiffre par millions.

Dans d'autres essais où les travailleurs ont été réduits à leurs propres forces les tentatives ont piteusement échoué; dans les corporations privilégiées, où les ouvriers plus à leur aise sont parvenus soit par économie ou tout autre moyen à former un capital qui leur permet de travailler à leur compte, ces nouveaux affranchis sont devenus tout simplement de nouveaux patrons, qui se sont mis à exploiter à leur tour les ouvriers qu'ils ont pu occuper par la suite; nous pourrions citer à ce sujet la corporation des mégissiers, où ce fait s'est reproduit à plusieurs reprises; de sorte que jusqu'ici

le mouvement coopératif n'a eu d'autres résultats que d'annihiler les forces des travailleurs en les poussant dans une voie qui ne pouvait rien produire, et qui n'aurait d'autre effet, si quelques-unes des tentatives avaient pu réussir en plus grand nombre, que d'enlever au prolétariat quelques-uns de ses sujets les plus intelligents, pour aller enrichir d'autant la bourgeoisie, en en faisant des satisfaits. — Du reste nous le répétons, si la bourgeoisie avait pu y voir un danger, elle aurait bien su y mettre obstacle, sans avoir besoin même de recourir à la force matérielle, puisque dans la société actuelle, c'est l'argent qui est la vraie force où les travailleurs par une suite incalculable de privations auraient pu réunir quelques milliers de francs, la bourgeoisie elle y aurait apposé des millions, de sorte que la tentative pour les travailleurs ne se traduirait que par une perte de temps et de privations subies pour retourner, en fin de compte, travailler aux conditions que la bourgeoisie voudrait bien leur imposer.

(A suivre.)

CHRONIQUE LYONNAISE

Dimanche 1^{er} juillet, à deux heures de l'après-midi, dans la grande brasserie du Chemin-de-Fer, chez Saugey, à Oullins, aura lieu une grande réunion publique et contradictoire.

ORDRE DU JOUR :

Lecture du rapport de la Commission.
Discussion de la loi sur l'Internationale des travailleurs et le socialisme.
Discussion sur la loi des récidivistes.
Les causes de la misère.
La France au Tonkin.
Questions diverses.

Orateurs inscrits : Les citoyens Julien, Fargeat, Brugnot, Ramée et Tivallier.

Il sera perçu 10 centimes pour les frais d'organisation.

Jeunesse révolutionnaire. — Le groupe révolutionnaire est convoqué d'urgence pour le lundi 2 juillet, à 8 heures précises du soir, chez Goutard, rue Garibaldi, 108.

Les citoyens de 16 à 25 ans qui désireraient se faire inscrire peuvent assister à ladite réunion.

Nous recevons la lettre suivante avec prière de l'insérer :

Citoyens,

Ayant été obligée d'avoir recours à un juge de paix pour des faits qui s'étaient passés entre une certaine personne, qui a pour nom *Delarmonichère* et moi, je me suis présentée avec trois témoins cités régulièrement et qui avaient vu les faits; mes adversaires se sont présentés avec onze témoins qui n'avaient absolument rien vu, ni rien entendu de ces faits, qui se sont passés le 8 octobre 1882.

M. Mazet, juge de paix du cinquième arrondissement, chez qui l'affaire se jugeait, fit l'appel des témoins et demanda s'ils étaient cités régulièrement: Oui, oui, répondirent à la fois le greffier, l'huissier *Deschamps* et le fils *Delarmonichère*, ce qui est absolument faux, puis-que les témoins de *Delarmonichère* n'ont reçu que de simples billets d'invitation, et ensuite ce dernier a pris la parole et s'est écrié : « *Monsieur le juge de paix, condamnez ces gens-là en dernier ressort, à seule fin qu'ils ne puissent plus rien nous faire!* » ce que M. Mazet s'est empressé de faire en me condamnant à tous les frais et dépens.

M. Morot, mon défenseur, lui faisant observer qu'il ne pouvait pas rendre un jugement sur le témoignage de personnes qui n'avaient pas été citées, M. Mazet lui a répondu : « J'ai condamné votre cliente à cause de ces mauvais antécédents, et puis, d'ailleurs, que voulez-vous qu'elle fasse, elle n'a pas assez de moyens pour poursuivre plus loin. »

J'ai protesté, j'ai sommé ce magistrat d'avoir à ouvrir mon casier judiciaire, ce qu'il a refusé en me menaçant brutalement de me faire expulser; j'ai dû m'incliner devant l'injustice de ces valets du gouvernement qui se vendent à celui qui les payent le plus cher, et non content de m'insulter en plein tribunal et de ne

pouvoir fournir aucune preuve de ce qu'il disait, a fait saisir les appointements de mon mari, qui est employé depuis trente cinq ans à la gare de Perrache.

C'est pour cela, citoyen, que je demande l'hospitalité de votre vaillante feuille pour flétrir les actes de M. Mazet, juge de paix du cinquième arrondissement, ainsi que ses deux compères, l'huissier *Deschamps* et le greffier, et pour les déclarer à la vindicte publique.

Femme MATTRAY.

Sachez donc, citoyenne, que tous, depuis le juge de paix jusqu'au premier président d'une Cour quelconque, sont du même calibre et mangent au même ratelier; par conséquent, forcément obligés de condamner, quoique innocent, pour payer leur oisiveté.

Protester c'est bien, mais une volée de coups de trique ce serait mieux.

Tribune Révolutionnaire

AUX RÉVOLUTIONNAIRES

Compagnons,

Nous avons le devoir de porter à la connaissance de tous : amis comme ennemis, que le sieur *Peutlier Isidore*, ancien membre du comité *Joffrin*, est chassé de notre groupe, pour sa conduite équivoque en plusieurs affaires et certaines fréquentations journalières, qui ne laissent en notre esprit aucun doute sur le genre de travail de ce monsieur.

La Panthère des Batignolles.

AUX GROUPES ANARCHISTES DE LA RÉGION DU NORD

Compagnons,

Les prétendants à petits pieds de notre région organisent, pour le mois de juillet un congrès soi-disant socialiste révolutionnaire.

Comme toujours, ils vont faire appel à toutes les écoles pour augmenter le nombre des figurants.

Persuadés qu'il ne sortira rien « qui puisse être utile à la cause révolutionnaire » de ces parloteries où plane l'autorité, si ce n'est quelques personnalités comme nous en avons déjà trop, nous croyons que notre devoir, comme celui de tous ceux qui aiment sincèrement la liberté, n'est pas d'aller s'enfermer dans ces jésuitières d'un nouveau genre, rehausser l'éclat de leur comédie fantastique.

Laissons, chers compagnons, à ces futurs dictateurs, le soin de défendre leurs candidatures et leurs mensonges.

Les anarchistes agiront en conséquence, en se rappelant que ceux qui semblent vous approcher de plus près, sont bien souvent vos plus grands ennemis.

Les Paris Picards.

Il faut en finir avec cette meute de policiers, ces chevaliers du casse-tête.

C'est ainsi qu'ils ont montré la mesure de leurs courages, ou plutôt de leurs lâchetés; en se précipitant (huit de ces louches individus) sur notre ami *Tricot*. Ils ont probablement voulu empêcher la manifestation, qui a eu lieu quand même à la *Ricamarie*; n'en déplaise à MM. de la bourgeoisie, la manifestation a dépassé nos espérances.

Nous ne saurions trop mettre en garde nos amis contre cette pesante vermine : qui a nom police et policier.

En conséquence, nous invitons nos amis à voir s'il n'y aurait pas lieu de faire comme Dieu le père en se doublant en plusieurs personnes énergiques; en faisant l'acquisition d'un petit *Fournier* à plusieurs coups. Peut-être que les limiers de M. *Perraudin* à l'avenir y regarderaient à deux fois.

En attendant notre revanche, nous poussons bien haut ce cri, à l'égout cette puante et dégoûtante institution :

Le Groupe les Indignés.

Le groupe *Terre et Indépendance* adresse aux exploités l'appel suivant :

C'est à tous ceux qui souffrent de la mauvaise organisation sociale, à tous ceux qui meurent de faim en travaillant, à tous ceux qui sillonnent les champs de

leurs sueurs sans jamais jouir de leur production, à tous ceux qui voient leurs frères ou leurs sœurs prendre le chemin du crime ou de la prostitution, parce que le travail leur refuse l'existence, en un mot, c'est à ceux qui travaillent depuis la première heure du jour jusqu'à la dernière pour un salaire dérisoire, c'est-à-dire pour arrondir l'escarcelle de leurs maîtres que nous adressons notre appel.

Allons! serfs des champs, esclaves de la mine, ouvrez donc les yeux pour voir ce qui se passe autour de vous; toujours soumis et conduits comme une bête de somme, vous ne songez pas encore à relever la tête, et chaque jour encore des politiciens de tout acabit, connus pour se moquer de vous, viennent vous endormir avec des corbeilles de promesses qui ne verront jamais le jour, se blâmant entr'eux pour mieux vous tromper et obtenir succès.

Leur but à ses phraseurs est d'arriver au pouvoir pour, au lieu de transformer (comme ils le disent bien) la société gangrenée, l'aggraver de plus en plus, c'est-à-dire pour vous tenir de plus en plus sous le joug ignoble.

Voilà, travailleurs, tout ce que ces intrigants politiques cherchent.

Républicains, libéraux, radicaux sont bien tous les mêmes; et disons pour mieux nous faire comprendre que les *Clémenceau*, les *Waldeck-Rousseau*, les *Cassagnac* et les de *Mun* sont du même tonneau et du même numéro. C'est pour que dorénavant vous ne tombiez plus dans le même piège que nous tenons à vous signifier leurs criminelles intrigues.

N'écoutez plus, compagnons de servitude, ces hommes qui se servent d'un masque pour mieux vous duper, venez avec nous, si vous voulez effectivement la transformation sociale, la rupture du cercle de fer qui vous entoure; car le parlementarisme ne peut qu'abrutir le peuple au lieu de lui donner sa liberté. Non, mille fois non, compagnons de chaîne, les moulins à paroles ne feront jamais rien pour vous, au contraire.

Enfin, laissons ces blagueurs de profession, ces jésuites à robe courte de côté avec leurs phraséologies. Leur but nous le savons est la conservation et l'accroissement de leurs privilèges, et d'arriver à faire piocher les travailleurs le plus possible en les salariant le moins possible.

Mort à tous ces monstres à face humaine. Venez, jeunes gens au cœur vaillant, grossir l'armée de ceux qui veulent sérieusement la transformation de cette société qui honore les voleurs et les assassins; venez, venez vite sur la brèche pour la légitime défense du drapeau rouge contre la loque blanche de la réaction. Venez soutenir la lutte des fouettés contre les fouetteurs. Qu'ils viennent avec nous tous ceux qui désirent voir un beau jour, place égale pour tous au banquet de la vie.

Voilà ce que nous voulons et que nous aurons si la sève de l'adolescence vient nous soutenir dans la mêlée des écrasés contre les écraseurs. Allons, debout, point d'hésitations, la vengeance de l'humanité incombe à tous ceux qui sont en proie aux incertitudes de l'existence, aux vives inquiétudes du lendemain.

Allons donc, manants producteurs, qu'on s'apprête rondement à la grande bataille sociale qui doit faire, sous ses coups, sans contrainte, disparaître les anomalies qui tuent le peuple; oui, qu'on s'apprête à répondre à la trompette révolutionnaire quand son écho portera en province le son de la révolte.

Déjà le vent insurrectionnel a fait craquer le vieil édifice; à présent, pour qu'il chavire, une bonne secousse est encore nécessaire.

Venez, paysans et toute la gueusaillie, venez constituer et former des bataillons solides pour marcher à l'assaut du vieux monde qui chancelle déjà. En attendant que l'heure vengeresse de la justice sonne, qu'on fasse la bonne propagande le mieux et le plus vite possible.

Que tous ceux qui savent tenir la plume s'en servent pour rédiger des articles et les envoyer aux journaux socialistes révolutionnaires, et que ceux qui savent lire fassent circuler de main en main, après lecture faite, les journaux révolutionnaires, afin de faire venir avec nous ceux qui ignorent encore la grande cause populaire. Par ce moyen, nous arriverons promptement à l'émancipation sociale, c'est-à-dire au règne public de Liberté et Justice, à la réalisation de *Terre et Indépendance*.

Vive la Révolution sociale !
Vive l'Anarchie !

Le Groupe Terre et Indépendance.

Le groupe Terre et Indépendance d'Armentières (Nord) proteste avec énergie et une haine implacable contre l'arrestation infâme et ignoble de Tricot, et proteste non moins énergiquement contre les condamnations arbitraires de Louise Michel et des compagnons de Paris.

Continuez, bandits; continuez, plats valets du capital à poursuivre les travailleurs qui réclament du pain pour leurs frères victimes du capital; continuez, disons-nous, à persécuter les anarchistes, car c'est en tisonnant que le feu devient viv.

Mais le jour viendra où les anarchistes se lèveront comme un seul homme, alors malheur à vous qui avez une pièce de cent sous au lieu d'un cœur dans votre poitrine, car ils vous écraseront comme une vipère sous le talon de leur botte.

Par vos intrigues, les révolutionnaires pacifiques deviennent violents et les violents deviennent d'autant plus haineux contre vos privilèges qu'ils se sont mis à étudier les moyens les plus violents pour vous combattre, depuis le vitriol qu'ils vous jeteront au visage, jusqu'à la dynamite qui vous fera sauter, ni plus ni moins qu'un acrobate dans un cirque.

Non, monstres dégoûtants, vous n'arrêterez jamais notre élan, mais c'est notre élan qui arrêtera vos massacres que vous faites au détriment de la cause du peuple.

Oui, bourgeois, nous vengerons nos frères par les moyens les plus violents.

Vive la Révolution !

Vive l'anarchie !

A bas les persécuteurs !

Le groupe Terre et Indépendance d'Armentières.

Il y en a qui sont tout surpris de cette division qui surgit actuellement dans la classe prolétarienne; en effet, que voyons-nous: d'un côté, le parti ouvrier, croyant s'élever en classe gouvernante à l'aide du suffrage universel, comme s'il était possible, à bref délai, de former seulement une minorité imposante pour faire sanctionner quelques-unes de nos plus petites revendications; ceci est le moyen pratique et pacifique pour arriver légalement à supplanter une classe en une petite partie; car jamais, jamais, malgré le système égalitaire du suffrage universel, la classe prolétarienne ne parviendra à ces réformes sans passer par le creuset de la Révolution. Et pourquoi, parce que le mal social réside justement, soit dans la forme soit dans le système gouvernemental, et tous ceux, sans exception de classe, qui y prendront part d'une manière comme d'une autre, une fois englobés dans ce rouage politique, seront toujours impuissants à faire accepter leur programme ou le programme de leurs électeurs, parce qu'un gouvernement politique n'est pas un gouvernement de principe. Une nation, qu'elle quelle soit, sera toujours impuissante à se gérer en principe, tant que par le suffrage elle greffera de la politique sur de la politique; au contraire, sous les auspices du suffrage, le pouvoir puise toujours une nouvelle force politique.

La politique est la vie des classes gouvernantes et la mort des nations; c'est l'axe infernal des peuples, c'est le gouffre absorbant toute production et ne donnant pour résultat que l'extension du mal, domaine qui ne s'arrêtera que par la Révolution sociale.

Je comprendrais que le parti ouvrier, puisqu'il veut être un parti, se servit du suffrage au moment des élections comme un moyen de propager les idées révolutionnaires, puisqu'il se dit révolutionnaire; mais briguer un mandat de député pensant mieux faire ou faire croire aux électeurs qu'il sera plus puissant que ceux qu'il remplace pour faire appliquer les réformes nécessaires au peuple, cela est de la duperie et ceux qui y croient ont encore besoin d'être trompés.

Que le gouvernement soit alimenté dans sa politique par des ouvriers ou par des bourgeois, il aura toujours l'alimentation nécessaire à son existence.

Que l'on chauffe une machine par le bois ou la houille, ou tout autre produit combustible, la machine n'en fonctionne pas moins.

Si le suffrage universel doit donner des résultats au peuple ce ne sera que lorsque la Révolution aura fait table rase de notre organisation actuelle, et je défie le parti ouvrier, aussi bien les collectivistes que les possibilistes et même les économistes d'arriver à leur fin sans passer par l'anarchie; on est toujours révolutionnaire quand on veut des réformes, et on ne peut être révolutionnaire sans être anarchiste.

Allons citoyens militants, un peu de bonne foi et vous verrez qu'il faut passer par là.

Etant par le fait tous révolutionnaires, notre division actuelle n'a pris ces premières racines que sur le terrain politique et maintenant si ces divisions se continuent, ce n'est que l'effet des idées qui se dégagent de la classe prolétarienne, qui commence à prendre souci d'elle-même en s'agitant aveuglément sans bien comprendre encore le chemin qu'elle doit suivre; mais ces idées hétérogènes soient-elles, prendront bientôt la forme révolutionnaire et nous anarchistes, quoi que vous en pensiez, nous nous proclamons de la Révolution par sa vraie base l'Anarchie.

Du reste, il serait malheureux, très malheureux, si la révolution éclatait sans qu'elle soit faite dans nos idées. C'est le seul chef que nous aspirons, c'est le seul que nous voulons nous donner. Avons-nous besoin d'un mannequin investi d'un pouvoir quelconque de qui nous devons attendre quoi... des ordres... qui des fois ne viendraient pas, ou bien trahissant notre cause pour nous faire immoler; non, non, nous n'en voulons pas, le meilleur chef c'est l'idée; quand il aura revêtu la forme énergique qui lui manque, l'homme n'a de valeur que par ses idées. On n'est rien quand on est l'esclave d'un homme, que son instrument passif. Vous, démocrates avancés qui avez ajouté sur votre enseigne le mot socialiste et qui bientôt y ajouterez le mot révolutionnaire qui sera l'équivalent d'anarchiste, dites-nous un peu le bonheur de ce peuple, qui sait si bien vous croire au moment des élections en vous faisant petits dictateurs, et qui a déjà tant d'autres maîtres improvisés pour l'exploiter dans sa production? Dites-nous si l'exploitation politique et productive ne sont pas la source de tous nos maux, et si ce n'est pas le mobile qui pousse à la Révolution violente.

Le Groupe la Dynamite.

Les révolutionnaires stéphanois protestent avec indignation contre la condamnation qui vient de frapper Louise Michel, Pouget et Tricot.

Enfin, nous sommes donc édifiés; que ce soit le jury composé de bourgeois républicains et autres, que ce soient les magistrats inquisiteurs, qui rendent la justice, cette justice n'est donc entre leurs mains qu'une arme de basse vengeance. Allons, souteneurs du capital, défenseurs de l'ordre, bourreaux du peuple! Vous avez déclaré la guerre aux socialistes, eh bien! soit, mais que dès aujourd'hui, ils vous soient rendus, coup pour coup; que lorsque vous frappez un des nôtres, ses frères répondent, non pas par des protestations platoniques, mais bien en usant des moyens que la science met à notre disposition.

Allons, compagnons! à l'œuvre, nous ne pouvons plus servir de pâture à ces monstres humains, ils veulent nous empêcher de propager les idées de justice et de liberté, nous ne pouvons plus ouvrir la bouche sans nous exposer à aller souffrir des années dans les bagnes de cette bonne République; assez de victimes comme cela, imitons nos frères de Russie, semons la terreur, c'est là notre rôle d'aujourd'hui.

Vive l'anarchie !

Vive la Révolution sociale !

Mort aux juges inquisiteurs !

Mort à leurs complices les bourgeois !

L'Alliance anarchiste stéphanoise.

Compagnons de la Lutte,

Le groupe anarchiste « l'Étincelle » de Saint-Denis, envoie l'expression de sa profonde sympathie aux condamnés du 24 juin, victimes de la réaction gouvernementale, et salue en eux de nouveaux martyrs de la foi sociale, généreux précurseurs de la vraie liberté, de la vraie égalité.

Félicite les trois juponniers et leurs douze sicaires, d'avoir appliqué sous forme de lois, les volontés de la classe pa-

resseuse et spoliatrice, à laquelle ils appartiennent, et les invite à persévérer dans cette voie.

Parodiant la pensée du compagnon Pouget, le groupe est persuadé qu'une victime de la féodalité capitaliste fait plus pour la Révolution que cent discours.

Vive l'anarchie !

Compagnons de la Lutte.

Le groupe La Défense ouvrière de Saint-Quentin se déclare solidaire des courageux militants récemment condamnés par la magistrature réactionnaire, et envoie l'expression de son profond mépris aux forcenés qui ont eu la lâcheté d'insulter ces victimes de la bourgeoisie aux abois.

Vive la Révolution sociale !

Compagnons de la Lutte,

Les anarchistes de Roanne protestent énergiquement, en attendant qu'ils agissent (et ce sera bientôt), contre les infâmes condamnations prononcées par les inquisiteurs bourgeois et policiers de Montbrison et de Roanne, contre notre ami Tricot, de même que contre le verdict des enjuponnés parisiens qui viennent de condamner à la mort morale les plus fervents défenseurs de l'idée anarchiste!

Les anarchistes de Roanne leur envoient l'expression de leurs plus grandes sympathies, en promettant de les venger par tous les moyens. Ecoute, imprudent et cynique bourgeois: tu as cru avoir tué l'anarchie en plongeant nos amis dans les cachots; au contraire, nos rangs grossissent chaque jour, et l'heure est proche où tu payeras toutes les tortures que tu fais subir à l'humanité! Malheur! malheur à vous inquisiteurs du prolétariat, vous mourez tous, vos cris et vos pleurs ne pourront vous sauver. Au grand jour des vengeances populaires, entendez bien! les anarchistes ne vous embastilleront pas, mais pour plus de sécurité, ils vous supprimeront par les moyens les plus expéditifs!

Vive la Révolution sociale !

Vive l'Anarchie !!!

Les groupes anarchistes de Roanne.

Ils sont aveugles!

Encore une infamie à mettre sur le compte de la bourgeoisie dirigeante qui nous gouverne; Louise Michel et ses compagnons viennent d'être condamnés avec une cruauté impitoyable dont l'injustice a soulevé les protestations d'une partie de la presse opportuniste elle-même.

Après l'inique jugement de Riom et celui de Lyon, voici celui de Paris.

Douze bourgeois, représentant la justice dans la capitale du monde civilisé, viennent de déclarer que c'est un crime de se ranger du côté de ceux qui, manquant de pain, revendiquent leur droit à l'existence, et de se faire, à l'occasion leur porte-parole.

On dirait que la bourgeoisie apeurée ne voit plus clair dans ses propres affaires, et qu'elle se précipite, tête baissée, dans le danger qu'elle croit éviter. Elle voudrait, en effet, avancer la Révolution qui la menace qu'elle ne s'y prendrait pas autrement.

Ne nous plaignons pas, et rendons grâce à son aveuglement, ses jours sont comptés. Après avoir accumulé au-dessus d'elle les haines sourdes qui grondent depuis longtemps dans le sein du prolétariat, elle ne pourra s'en prendre qu'à elle-même si l'orage éclate enfin sur sa tête. Aux plus justes revendications, elle répond par une indifférence qui est le signe de son affaissement moral, ou par des coups de tête qui indiquent le délire de la démence.

Le vase est plein, il n'attend plus que la goutte d'eau qui doit le faire déborder. Prolétaires, soyons prêts. Unissons-nous, rallions-nous, encore quelques jours de patience et tout va s'écrouler!

Le groupe des Cœurs-de-Chêne, de Cette.

PRODUITS ANTI-BOURGEOIS

Sous ce titre, nous mettrons devant les yeux de nos amis les matières explosibles et inflammables les plus connues, les plus faciles à manipuler et à préparer, en un mot les plus utiles. Nous nous sommes

efforcés d'être net, bref et précis, tout en donnant les détails nécessaires; nous avons vulgarisé les noms baroques dont la chimie est remplie, afin de pouvoir être compris de tous; de plus, ce que nous pouvons affirmer, c'est que les préparations décrites dans ce résumé ont été faites et essayées par nous dans les laboratoires. Ces préparations ne sont pas classiques, elles ne sont pas enseignées par les auteurs, mais si nous les indiquons malgré cela aux camarades, c'est que nous les avons reconnues supérieures aux autres, offrant moins de danger dans la conservation.

Nous l'avons dit, nous ne parlerons que des produits indispensables et qui cependant sont encore inconnus de beaucoup de citoyens, il faut que pour la lutte prochaine chacun soit un peu chimiste, c'est pourquoi il est temps de mettre la main à la pâte, et démontrer aux bourgeois que ce que nous voulons, nous le voulons bien.

Si l'on n'obtient pas de résultat satisfaisant dès la première opération, loin de se désespérer, il faut reprendre courage et recommencer; ces manipulations ne sont pas difficiles, mais elles demandent néanmoins un peu de pratique; nous engageons donc vivement les amis à ne jamais employer une préparation quelconque sans l'avoir essayée préalablement, nous leur recommandons également de s'en tenir aux rigoureuses proportions que nous avons données, sans quoi ils s'exposeraient, soit aux plus grands dangers, soit à un résultat nul. C'est ce qu'il faut éviter.

Dernier avis: Il faut absolument comprimer les poudres brisantes dans les récipients, dans les boîtes qui doivent les renfermer, parce que les gaz qui se produisent lors de la combustion perdront beaucoup de leur force élastique s'il en était autrement. Il est bon de choisir des récipients dont les parois soient assez résistantes; ainsi, une boîte à sardines serait d'un très mauvais usage, tandis qu'un vieil obus serait au contraire excellent.

Ces poudres agissent de différentes façons quoiqu'étant souvent de forces presque identiques; par exemple, le fulmi-coton a sa production de forces en profondeur, et il est nécessaire qu'il soit enfoncé dans l'édifice, qu'il soit entouré de toutes parts, pour produire un effet convenable, tandis que la dynamite n'a besoin que d'être appuyée contre le mur ou contre le monument à détruire. Le point important, qui a été oublié dans une expérience faite à Germain-en-Laye, c'est de faire adhérer la boîte ou le récipient directement à l'objet qui doit disparaître, autrement l'explosion se ferait au-dessous ou à côté et cet objet pourrait ne pas être même endommagé.

C'est une erreur de croire qu'il est indispensable d'employer beaucoup de matières pour arriver à de bons résultats; quelquefois avec moitié en moins, on arrive supérieurement au but. Le tout est de savoir préparer la matière, l'enfermer, la comprimer, la diviser au besoin en petits compartiments reliés les uns aux autres; enfin, de placer la poudre brisante à l'endroit sensible.

(A suivre.)

VIENT DE PARAÎTRE

Chez tous les Libraires et Marchands de journaux

LE PROCÈS DES ANARCHISTES

Devant la Police correctionnelle
et devant la Cour d'appel

Interrogatoire et défense de chaque
accusé, in extenso

Cet ouvrage forme un volume grand
in 8° de plus de 200 pages.

Prix : 1 fr. 25 c.

Au bénéfice des familles des détenus
politiques.

Pour les demandes, s'adresser :

Pour Lyon, au bureau du journal *la Lutte*, rue de Vauban, 26;

Pour la province, au citoyen Louis Chautant, rue Moncey, 112, Lyon.

Le Gérant : MOREL.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52
(Association syndicale des Ouvriers typographes)